

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS PUBLISHING CO.  
LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres  
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter

Pour les petites annonces de ré-  
clamations, ventes, locations, etc., qui  
se soldent au prix réduit de 10 sous  
la ligne, voir une autre page du  
journal.

### TEMPERATURE.

Jeu 7 août 1913.

Thermomètre de E. Claudel, Op-  
ticien, Successeur de E. & L.  
Claudel, 918 rue du Canal,  
Nouvelle-Orléans, Lne.  
Fahrenheit Centigrade  
7 h. du matin... 84 26  
Midi... 86 27  
3 p. m. .... 88 28  
6 p. m. .... 88 28

### UN MOT DE HENRI HEINE.

Le poète, français par natu-  
ralisation et surtout par le cœur et  
par ses goûts, mort il y a environ  
60 ans, a écrit un jour:

"L'attachement des chiens me  
peut-à dire que je ne trouve à char-  
val."

Le mot viendra sans doute à  
l'esprit des autorités de Wash-  
ington en lisant les prédictions  
sinistres et les clameurs poussées  
par quelques soi-disant ban-  
quiers de New York, au sujet de  
\$50,000,000 que le Secrétaire du  
Trésor a l'intention de mettre à la  
disposition des Banques Nation-  
ales, contre le rattachement que  
l'on sait, pour faciliter la mani-  
pulation financière des récoltes.  
Nous croyons pouvoir en rester-  
là, après avoir exprimé nos re-  
grets pour la mauvaise foi, pour  
le manque de patriotisme et aussi  
pour le manque d'une connais-  
sance suffisante de leur métier,  
qui semblent inspirer ces devin-  
ces-huiles!

Se sont-ils demandé quelle im-  
pression leur attitude doit laisser  
aux Gouverneurs et Régents des  
grandes Banques d'Etat, aux di-  
recteurs-gérants des principale  
Institutions financières d'outre-  
mer ?

Un simple banquier de pro-  
vince, de n'importe quel pays  
d'Europe, en sait plus long qu'eux.  
M. T. de M.

P. S. : 8 août.  
Un télégramme de Washing-  
ton nous apprend que le Secré-  
taire du Trésor est prêt à aug-  
menter le montant de \$50,000,000  
— Jusqu'à \$100,000,000. — Si le  
besoin s'en fait sentir. Il a posé  
comme condition que les Banques  
Nationales qui recevront cet ar-  
gent en dépôt, aident à leur tour  
les Banques dites "Country  
Banks" à un taux d'intérêts rai-  
sonnable.

Voilà qui est parler !

### DEUX SOEURS TUÉES PAR LA FOUDE.

Lake Charles, Lne., 8 août. —  
Hier ont eu lieu les funérailles  
de Mlles Hélène et Adèle Berge,  
deux sœurs, pendant qu'elles s'a-  
ttaient réfugiées sous un arbre  
pour attendre la fin d'un orage,  
elles ont été tuées d'un coup de  
foudre.

### FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 11 Commencé le 27 juillet 1913

## Les Deux Milliardaires

GRAND ROMAN INEDIT

PAR  
ALBERT BOISSIERE

PREMIERE PARTIE

### LE PARRICIDE

(Suite)

Et le baron de Luberville et sa  
charmante amie mettaient si bien  
les bouchées doubles à tous les  
plaisirs qui leur étaient offerts  
qu'on eût pu croire au bout de  
huit jours que Suzanne avait  
oublié le but de son voyage et le  
client de M. Lécuyer, ses inté-  
rêts.  
Un matin, avant de descendre  
à la salle à manger, l'heure du  
déjeuner étant proche, le baron  
conduisit Suzanne dans le grand  
hall de l'hôtel.

### Le Général Stoessel

#### UNE TRISTE FIN

Du Temps —

Une correspondance d'Odessa  
annonce que le général Stoessel,  
le défenseur de Port Arthur, est  
en train de mourir, infirme, mi-  
sérable, abandonné. A demi-aveu-  
glé et frappé de paralysie, obligé  
pour manger, de vendre, un par  
un, les quelques biens qui lui res-  
taient, c'est la pitié d'un des ses  
anciens officiers d'ordonnance  
qui, seule, l'a empêché d'être jeté  
à la rue. Voilà une triste fin pour  
un homme qui, durant de longs  
mois, tint en admiration le monde  
entier et dont chacun, des rives  
du Pacifique à l'Europe, se ré-  
pétait le nom.

Stoessel aura éprouvé le plus  
prodigieux, le plus dramatique  
retour de fortune qu'il soit don-  
né à un mortel de connaître. Pen-  
dant toute une année, il passe  
pour un héros. Les plus puis-  
sants souverains n'ont pas, pour  
lui, de décoration assez haute.  
L'empereur d'Allemagne lui con-  
fère une croix réservée à quel-  
ques rares généraux victorieux.  
Il est fait aide de camp du tsar.  
Des comités se forment, des sou-  
scriptions s'ouvrent à l'effet de  
lui offrir des armes d'honneur.

La citadelle, après des mois et  
des mois, tombe enfin. Et la  
gloire de ses défenseurs s'évanouit  
le même coup. Contre lui, les  
accusations se précipitent, se mul-  
tiplient. D'abord chuchotées à  
voix basse par quelques initiés,  
elles se répandent, elles s'étalent  
partout. On raconte, on imprime  
que Stoessel n'a été, somme toute,  
qu'un merveilleux charlatan. Les  
souffrances du siège, les efforts  
mieux qu'il a fallu déployer pour  
tenir si longtemps, tout cela n'était  
qu'une mise en scène et trompe-  
l'œil. Il n'est plus question  
de télégrammes falsifiés, de  
rapports mensongers. On accable,  
on insulte le malheureux général  
avec autant d'entrain qu'on l'exal-  
tait naguère.

N'y eût-il pas quelque exagéra-  
tion dans les deux sens ? Parce  
qu'on éprouvait le sentiment d'a-  
voir été dupé par lui, ne se mon-  
tra-t-on pas féroce et impitoyable  
à son égard ? Il y avait là  
comme le besoin d'une revanche  
à prendre, elle fut effroyable !

Stoessel est déféré en conseil de  
guerre. Ses pairs, qui jugent en  
connaissance de cause avec tous  
les documents sous les yeux, le  
condamnent à mort. La clémence  
de l'empereur le soustrait au po-  
teau d'exécution. Emprisonné,  
pâle relâché, il traîne une lamen-  
table existence qui vient finir  
comme on sait.

Qu'y eût-il exactement dans son  
cas ? Défaillance de caractère, in-  
capacité, amour de la duplicité et  
de l'intrigue, mesquines ambi-  
tions qui le firent se cramponner  
au commandement malgré tout,  
une première faute contre la dis-  
cipline en appelant nécessaire-  
ment une deuxième et une troi-  
sième, les mensonges succédant  
aux mensonges ?

J'ai sous les yeux le gros livre  
bien connu de Nijine, la "Vérité  
sur Port Arthur." L'auteur a as-  
sisté à tout le siège comme cor-  
respondant de guerre; il semble  
avoir eu à sa disposition la plu-  
part des rapports officiels. Ce li-  
vre n'est qu'un long et terrible  
réquisitoire contre Stoessel. Les  
preuves sur lesquelles il appuie  
ses accusations paraissent diffi-  
cilement réfutables.

On objectera peut-être qu'il y a  
là des ressentiments personnels et  
du parti pris. Mais comment ré-  
cuser les membres de la commis-

### Mal de Tête

est un des symptômes com-  
muns aux maladies des fem-  
mes, et la cause doit en être  
détruite avant que vous  
pulsiez vous en débarrasser  
totalement. Un médicament  
qui soulage une grande dou-  
leur ne va pas jusqu'à dé-  
truire le germe de la mala-  
die et c'est ce qu'il faut. Ce  
dont vous avez besoin c'est  
un médicament pour la fem-  
me — qui agit directement  
sur les organes de la femme.

## PRENEZ LE VIN DE Cardui

LE TONIQUE POUR FEMMES.

Après s'être servi de Car-  
dui, Mlle. Lillian Gibson,  
de Christman, Texas, écrit:  
"Il y a environ trois ans que  
je devenais femme, et j'ai  
été malade au lit pendant  
près de neuf mois. Quelque-  
fois j'avais de tels maux de  
tête et autres maux, qu'à  
peine ai-je pu résister.  
J'ai essayé Cardui et main-  
tenant je suis guérie de tou-  
tes mes peines. Je ferai l'é-  
loge de Cardui aussi long-  
temps que je vivrai." Car-  
dui est le médicament dont  
vous avez besoin. E-69

sion militaire qui fut chargée de  
juger Stoessel ? Elle comprenait  
les hommes les plus respectés.  
L'acte d'accusation, quelle dressa,  
par la simple énumération des  
faits, constitue le plus accablant  
des témoignages et emporte vrai-  
ment toute hésitation.

### UNE FRANÇAISE DANS L'ALASKA.

San Francisco, 9 août. — On an-  
nonce l'arrivée dans notre ville  
de Mlle de Gauban du Mont, ex-  
patricienne émigrée et chercheuse d'or  
qui affectionne l'Alaska. Mlle  
Gauban du Mont arrive de Paris,  
originaire de l'Ariège, dont se-  
pende présida le Conseil général  
pendant 25 ans. Mlle de Gauban  
restée seule, quitta son pays na-  
tal en 1899 et elle partit pour le  
Klondyke, dans l'espoir d'y trou-  
ver de l'or. Mais, la région étant  
trop envahie, la chercheuse d'or  
s'enfouça plus au nord et alla in-  
staller son camp à Port Clarence,  
au nord de la baie de Behring.

Ce fut en 1904 que Mlle de Gau-  
ban retourna pour la seconde fois  
dans l'Alaska, y restant deux ans.  
Le 25 mai 1912, elle quitta la  
France pour la troisième fois à la  
tête d'une mission scientifique et  
retraitait en France après de longs  
mois de prospections.

Elle, maintenant, cette vaillante  
française, oubliant qu'elle est de-  
venue sexagenaire vient de tra-  
verser l'Océan et s'en retourne  
camper sous la tente ou dans les  
huttes, au milieu des petits Es-  
quimaux qui ont pour elle de l'affec-  
tion et de la reconnaissance.

### VOLEUR DE JOURNAUX.

A cinq heures et demi vendredi  
matin, la police a surpris James  
Sowell, un jeune nègre, volant  
des journaux que Charles O'Brien,  
distributeur sur les galeries à ses  
clients dans la rue Galvez et l'a-  
venue Tulane. O'Brien a aidé  
l'officier de police à emmener le  
voleur au poste.

Si ce que j'ai promis est in-  
juste, je n'ai rien promis.

### Trop riche pour être heureux Bureau de l'Etat Civil

M. John O'Brien, il y a trois ans,  
disparut. Aussitôt chacun s'é-  
mut. Ou était M. O'Brien. Il se  
tait suicidé, peut-être, ou bien  
des malfaiteurs secrets l'avaient  
assassiné. Les détectives publics  
et privés se jetèrent sur ses tra-  
ces.

Car M. John O'Brien était l'un  
des plus notoires millionnaires de  
New York. Et qui le retrouverait,  
mort ou vif, saquerait une  
grande réputation.

Mais nul ne sut rien découvrir,  
et pendant trois ans le mystère  
demeura entier. Un millionnaire  
avait disparu. Voilà. On n'en sa-  
vait pas plus. Un jeune million-  
naire heureux, faté... On étes-  
vous, John O'Brien, cher vieux  
garçon ?

Or, hier, le télégraphe nous a  
rapporté la nouvelle que le mil-  
lionnaire était retrouvé.

Nous manquons encore de dé-  
tails. Les journalistes du nou-  
veau monde s'attachent aux faits  
et méprisent un peu trop les cir-  
constances.

Nous savons seulement que M.  
John O'Brien a été rencontré dans  
une ville de l'Arkansas qui s'ap-  
pelle, nous dit-on, Van Buren. Et  
que faisait-il dans cette ville de  
l'Arkansas ? Il était simplement  
employé à la compagnie du che-  
min de fer du Missouri Pacific,  
aux appointements de quinze  
cents dollars par an.

Pourquoi vous êtes-vous en-  
fermé dans ce pays ?

M. John O'Brien a répondu:  
— J'étais dégoûté d'être riche  
de paraître dans la société, et de  
jouer au golf ou au bridge. Je  
ne donnerais pas une situation ac-  
tuelle pour la plus grande for-  
tune du monde.

Alors, voici: on ne compren-  
drait à cette aventure. Sans dou-  
te, M. O'Brien a le droit de s'at-  
tacher à ce point de vue mon-  
daines. Mais nul ne le contrain-  
drait à s'y rendre. Il a le droit  
de s'attacher à ce point de vue  
du bridge, encore que ces divertis-  
sements aient un charme inconti-  
nental. Mais il y a loin de ses dé-  
goûts à la résolution qu'il a prise.  
Il est inutile, pour fuir le golf ou  
le bridge, de briguer un poste de  
quinze cents dollars à Van Buren,  
Ark.

Il y a autre chose, qu'on nous  
cache. On ne saurait bâtir aucun  
feuilleton sur une base pareille  
Il nous faut quelque donnée mys-  
tique: amour ou désespoir. La  
pour du bridge ? Fil le mauvais  
titre.

Un millionnaire qui ne trouve  
d'autre emploi de son activité  
que de servir les voyageurs du  
Missouri Pacific ? Allons! M.  
John O'Brien manque un peu d'i-  
magination. N'en parlons plus,  
veuillez-vous ?

A moins qu'il n'épouse une he-  
gère.

### BATAILLE A L'HOPITAL.

Pendant une altercation, hier  
matin, à l'Hôpital de la Charité  
entre deux employés, Wm. Keena  
et James Fallon, ce dernier a reçu  
un coup de pied à la mâchoire, et  
a été sérieusement blessé.

### INSOLATION FATALE.

William Thompson, demeurant  
2226 rue Orléans, qui a été frappé  
d'insolation jeudi à l'intersection  
du chemin de Gentilly et de la  
rue des Français, est mort, hier,  
à l'Hôpital de la Charité. Il était  
un des employés du département  
municipal des égouts et de l'égar-

## EXCURSION à Houma, Lne. DIMANCHE, 10 AOÛT

### \$1.50 ALLER ET RETOUR

Quitte la station du Ferry de l'Esplanade à 7  
heures du matin

## Galveston et Houston SAMEDI, 23 AOÛT

### \$10.00 ALLER ET RETOUR

Valable sur tous les trains du 23. Limite du  
retour 30 Août.  
Passez 7 jours sur la plus jolie plage du monde.  
BUREAU DE BILLETS EN VILLE  
227 Rue St-Charles Téléphone Main 4027

## LOYOLA UNIVERSITY

### SYSTÈME D'ÉDUCATION DES PÈRES JÉSUITES

Cours régulier de quatre années préparatoires pour les  
bacheliers-ès-Arts et ès-Sciences. Cours de Pharmacie,  
Cours Prémédical.  
Pour le catalogue et les détails s'adresser  
LOYOLA UNIVERSITY, New Orleans, La.

## The N. O. Bee Publishing Co., Ltd.

323 Chartres Street NEW ORLEANS

SPECIALITÉ DE  
**TRAVAUX EN FRANÇAIS**

TRADUCTIONS EN  
Français, Anglais, Espagnol, Italien, Allemand  
et Hollandais

## SIROP ANGELL

### CONTRE LA TOUX COQUELUCHE

TOUX, RHUME, BRONCHITE, MALADES  
DES POUMONS ET DE LA GORGE

25 et 50 SOUS

Préparé par DR. RICHARD ANGELL

Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans.

## FRENCH DRY CLEANING.

(Nettoyage à sec Français)

Pas une fantaisie ni une mode, mais  
une industrie qui est maintenant  
une nécessité.

Chaque département est sous la su-  
pervision directe d'une adminis-  
tration expérimentée et compéten-  
te.

Téléphonez Main 3897 et nous en-  
verrons un solliciteur directement à  
votre porte.

New York Drying and Cleaning Co  
329 Rue St-Charles

## PRETTY WOOD !

Le baron s'impatiente et frap-  
pa du pied...  
— Je vous en prie, mademoi-  
selle... ne coupez pas!... C'est énor-  
me à la fin!... Allô!... Qu'est-ce  
que vous me chantez avec cette  
histoire de revolver ?... Allô!...  
J'écoutez!...  
— Allô! Vous dites que lorsque  
vous êtes entré dans ma cham-  
bre, vous avez remarqué sur le  
chiffonnier, un browning ?... oui,  
et puis ?  
— Allô! Vous dites que lorsque  
vous êtes repassé par cette pièce,  
il avait disparu ?  
— Tenez, vous me faites rire  
avec vos contes à la Robert Hou-  
din, mon cher maître!... A de-  
main... c'est ça... Au revoir!  
Elle lui lâcha les récepteurs et se  
tourna, tout d'une pièce, vers  
Suzanne d'Osmond, droite, immo-  
bile et effrayamment blême !  
Il ne prit garde à sa pâleur et  
dit, avec enjouement:  
— Ce sont les acquéreurs possi-  
bles de mon domaine, qui nous  
font à dîner, ce soir...  
Suzanne, la voix blanche, dit:  
— J'ai bien compris!...  
Elle fit un effort sur sa volon-  
té paralysée, par une aussi bou-  
televante révélation qui était,  
pour elle, une redoutable éni-  
gme...  
— Vous connaissez, demanda-t-  
elle, ce M. de Courrières et ce M.  
Jim Moore ?  
— Pas du tout!... Ils sont arri-  
vés, ce matin, de Paris, avec une  
jolie femme... la femme de l'un ou  
de l'autre, M. Lécuyer n'a pas su  
distinguer... Tout ce qu'il sait,  
c'est qu'elle s'appelle Geneviève!  
Il sembla à Suzanne d'Osmond  
que tout son sang se retirait du  
cœur. Elle crut mourir... Elle se  
sentit défaillir. Elle se raccro-  
cha au dossier d'une chaise, et  
sa petite main crispée...  
Mais le baron, qui décidément,  
était aveugle, sans plus prendre  
garde au trouble extrême de sa  
maîtresse, l'entraîna vers les  
tables de thé.  
Suzanne d'Osmond avait recon-  
quis son sang-froid.  
Supérieurement maîtresse d'elle-  
même, elle eut comme un élou-  
issement prodigieux de l'avo-  
ner.  
Elle était venue-là, à Trouville,  
dans un obscur dessein; faire la  
connaissance du baron de Luber-  
ville, le père de Geneviève Mado-  
ret...  
Elle était, depuis huit jours, la  
maîtresse du père de Geneviève...  
Elle n'avait aucun plan défini,  
tracé d'avance, de la vengeance  
qui la brûlait, plus dévorante que  
toute autre passion humaine.  
Elle avait, ce brusquement, le  
trio suspect de Jim Moore, d'Hen-  
ry Madoret et de sa soeur entré  
en scène, dans un but qui lui  
échappait ?  
Elle était assez perspicace pour  
deviner, sous la mise en scène  
organisée par les deux jeunes-  
gens, une vaste esquerme...  
Un orgueil démesuré souleva  
sa poitrine... Elle pouvait être  
entraînée par le baron de Luberville  
à l'association qu'elle soupçonnait  
très sûrement, maîtresse de toutes  
les destinées qui s'agitaient, à  
cette minute inquiétante.  
Il lui fallait, pour cela, jouer  
un jeu très serré. Elle se sentait  
de taille à tenir un rôle aussi dif-  
ficile, aussi dangereux... Le front  
barré, les sourcils durs, elle sem-  
blait devant sa petite tasse de thé  
ensevelie dans l'obscurité de ses  
pensées, à la dérive.  
Le baron galamment, venait de  
lui offrir une mince gerbe de  
roses qu'elle dénichait avec ses  
dents, éparpillant les pétales d'un  
doigt nerveux.  
A quoi pensez-vous, Suzanne ?  
demanda-t-il.  
Elle redressa la tête et regarda  
d'un œil impassible, M. de Luber-  
ville.  
— Je pensais, répondit-elle, à la  
proposition que vous m'avez faite,  
ce matin, de vous accompagner,  
à votre manoir...  
— Et la curiosité va vous faire  
accepter ?  
— Oui, la curiosité... C'est no-  
tre plus grave défaut à toutes...  
Répétez-moi donc, mon ami, quel  
est l'histoire de revolver que vous  
contait tout à l'heure votre na-